

# THIERRY SÉCHAN

va se faire des ennemis chez ses amis les chanteurs!



Ô éditeur,  
mon  
seigneur,  
mon maître...

MARIO ROY

Dans le premier cas, un jeune blanc-bec de province, à lunettes, probablement boutonneux, Etienne Caradet, s'est fendu d'un roman (352 pages bien tassées). Montant à Paris avec son manuscrit sous le bras, il se voit déjà à *Apostrophes* — pardon, à *Jamais sans mon livre* —, devant le jury du Goncourt, pourquoi pas récipiendaire du Nobel? En tous les cas, il sera riche, célèbre, adulé et courtisé.

Son roman a pour titre *L'illusion*. L'auteur, le vrai, Jean-Michel Barrault (qui a noirci des montagnes de papier: 29 ou 30 bouquins!), fera vivre au jeune Caradet les affres de l'édition. L'illusion, justement. Dans *Le Parcours du premier roman*, le milieu du livre est dépeint comme un piège prêt à se refermer sur l'écrivain néophyte, l'édition est décrite comme le royaume du mensonge, du bluff, de la superficialité et du *cheap labor*.

Caradet sera broyé, c'est couru.

Dans le second cas, un auteur confirmé, Thomas Charbonneau, a des comptes à régler avec son éditeur. Avec le nouvel adjoint de celui-ci pour être précis, un certain Mauger, lequel serait titulaire, en plus des défauts pour ainsi dire ordinaires des éditeurs, d'un acte de malhonnêteté bien personnel et bien sordide.

Dans *Bon à tirer*, Jean-Marie Poupart mène Charbonneau en guerre. L'écrivain se venge. Machiavélique, il copie du William Faulkner dans le texte (*Lumière d'août*) et soumet le plagiat à son éditeur pour tenter de le mettre bien comme il faut dans la m...! La suite, on ne vous la raconte pas — ce serait cruel puisqu'il s'agit d'un polar — mais il faut tout de même savoir que

l'éditeur-adjoint va mourir. Et pas dans son lit. Poupart, qui a lui aussi quelques titres à son actif (quelque chose comme 25) cultive-t-il dans la vraie vie de tels fantasmes meurtriers à l'endroit de ses éditeurs?

«Oh non: je cultive des fantasmes de meurtre, point!...», jure Jean-Marie Poupart à *La Presse*. Car l'écrivain n'en est pas à son premier polar; pas le premier, non plus, dont l'action se joue dans le milieu de l'édition. «Il y a quelques années, j'ai écrit pour la télévision *Histoire de chasse*, qui mettait en scène un éditeur plus ou moins pourchassé. J'ai aussi écrit *La Semaine du contrat*, dans lequel un auteur projetait d'assassiner deux critiques littéraires...»

Il y en a pour tout le monde!

«Le milieu de l'édition, comme celui du journalisme, intrigue et fascine les gens. Mais je ne crois pas, non, que les auteurs soient des martyrs...», conclut Poupart.

Quoi qu'il en soit, cela doit bien vouloir dire quelque chose, que les éditeurs deviennent



SONIA SARFATI  
collaboration spéciale

On ne connaissait la langue acérée de Renaud. On saura désormais que le franc-parler est génétique, dans la famille Séchan: avec *Nos amis les chanteurs*, un nouveau Séchan s'est fait un prénom. Et ce prénom, c'est Thierry.

*Nos amis les chanteurs*, titre inspiré par celui de la populaire émission française *Nos amis les bêtes* (!) est un pamphlet «partiel, injuste et un peu cruel», c'est son auteur qui le dit... Un pamphlet dans lequel Thierry Séchan crucifie sur l'autel de la dérision dix vedettes de la chanson. Les pots — pas les fleurs — pleuvent sur les têtes des Johnny Hallyday, Patrick Bruel, Bernard Lavilliers, Jeanne Mas et autres Jean-Jacques Goldman.

L'idée de base de *Nos amis les chanteurs* se trouve en fait dans le titre original que le livre devait porter: *Lettres ouvertes aux chanteurs qui feraient mieux de se la fermer*.

«Les chanteurs ne sont pas des leaders d'opinion!» lance Thierry Séchan, qui, de Paris, accorde une entrevue à *La Presse*. «Or, les Bruel et Sardou se succèdent à 7 sur 7, notre... prestigieuse émission d'information, sous prétexte qu'ils vendent des disques et que ça

fait de l'audimat. Je trouve cela invraisemblable et déplorable!»

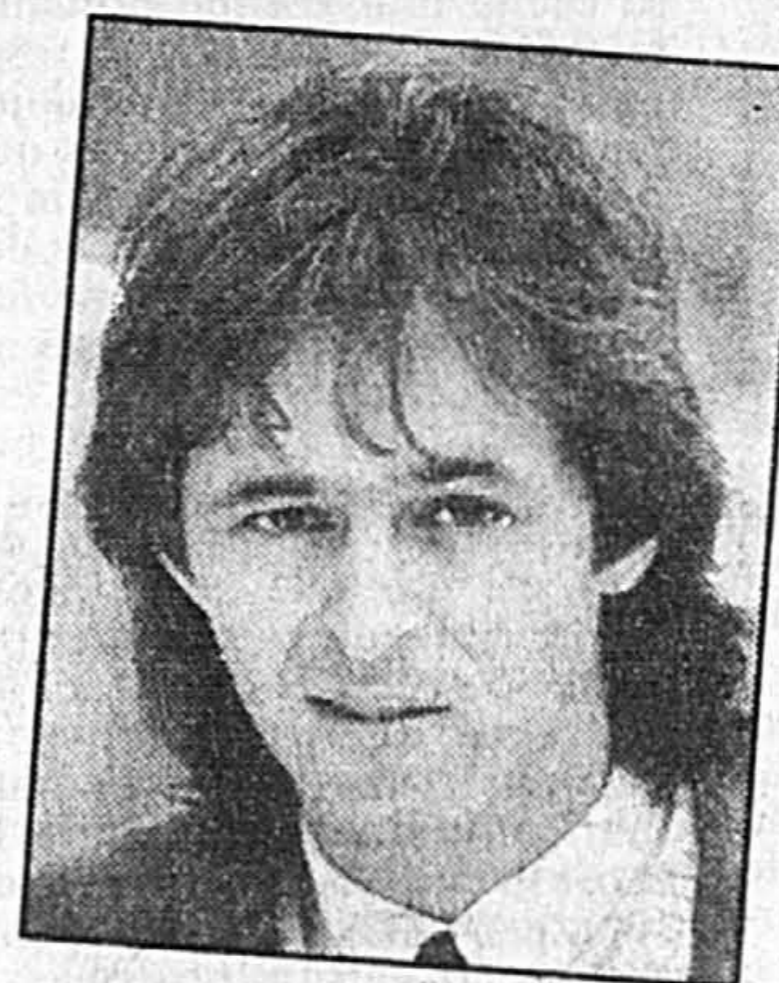
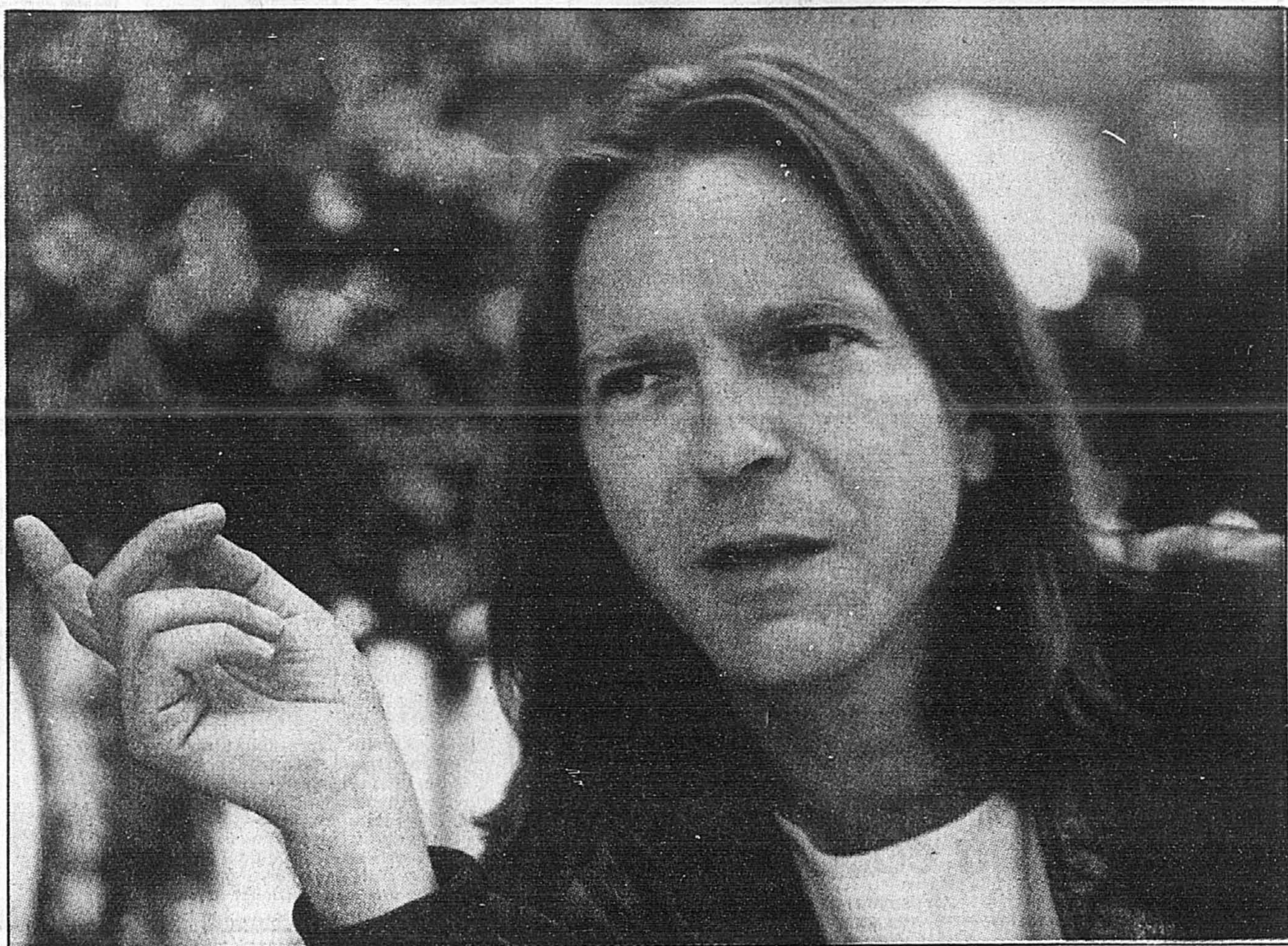
La première intention du pamphlet de Thierry Séchan est de faire rire par le biais de méchancetés pas toujours gratuites. En s'adressant à Jeanne Mas, l'auteur suggérera: «Jeanne, sois sympa, fais autre chose, je ne sais pas, moi, de la moto sans casque, par exemple.» À Bernard Lavilliers, il dira: «Bernard, que ne t'appelles-tu Bernardo et n'es-tu pas muet, comme le valet de Zorro?» Et au sujet de Florent Pagny — interprète, en France, du *Tue-moi* popularisé ici par Dan Bigras — il révélera «qu'il a acheté un livre, mais il n'a pas encore fini de le colorier...»

En fait, seul Renaud échappe à la plume vitriolique de son frère, qui en fait un portrait beaucoup plus doux qu'amer.

«Certains m'ont dit qu'à ce compte, je n'aurais pas dû parler de lui, indique Thierry Séchan. Mais si je ne l'avais pas mis, on me l'aurait également reproché, car il fait partie de ceux qui, justement, parlent beaucoup! Et même si je ne suis pas toujours d'accord avec ce qu'il dit, la fraternité l'emporte.»

Ceci, même si Thierry Séchan estime qu'il lui aurait fallu deux fois moins de temps pour se faire reconnaître si Renaud ne l'avait pas — involontairement — écrasé de son succès. «Mais je n'ai aucune amertume, je l'adore, mon frère», déclare-t-il.

Et il l'a prouvé en 1991, au Festival d'été international de Québec, quand le jury du Prix de la chanson francophone a préféré les Philippe Léotard, Carole Laure, Salif Keita et



Cheb Khaled à Renaud: Thierry Séchan a alors écrit dans *Le Soleil* que «ni moi, ni Renaud n'avons envie de revenir au Festival d'été».

L'auteur sera toutefois de passage à Québec le 8 mars.

«Je ne sais pas comment je vais y être reçu, lance-t-il en riant. Mais je trouvais qu'il y avait de l'erreur et de la bêtise dans la décision du jury, et je me suis emporté dans ma lettre ouverte. Je ne regrette pas, mais si c'était à refaire... peut-être que je le referais différemment.»

Revenant au portrait de Renaud tracé dans *Nos amis les chanteurs*, Thierry Séchan souligne tout de même qu'il montre «comment Renaud se fait manipuler par la gauche».

AU SUJET DE JEAN-JACQUES GOLDMAN:

«Le jour où le club des Amateurs d'eau tiède se réunira, Goldman sera président.»

Ouais... On est toutefois loin, avec un surnom tel «le Jean Valjean de la chanson», des propos virulents adressés à la «chauve-souris anorexique» — Jeanne Mas — et au «petit oiseau un peu psychiatrique» — Mylène Farmer.

Le monde de la chanson, Thierry Séchan le connaît bien. Et pas seulement par «osmose» avec son frère. Parolier, il a composé *Fille de feu* pour Julien Clerc et *Je voudrais voir New York* pour Daniel Lavoie. Écrivain, il a écrit *Le roman de Renaud* et *Georges Brassens — Histoire d'une vie*. Journaliste, il rédige des papiers dans *Paroles* et *Musique*, dans *L'Idiot international*. Et maintenant qu'on a découvert qu'il savait écrire et être méchant, Marie-Claire lui a demandé signer... des «portraits amoureux» de différents artistes. Qui ne se trouvent probablement pas dans les rangs de *Nos amis les chanteurs* — dont le sous-titre pourrait être *ou l'art de se faire des ennemis...*

SUITE A LA PAGE B4



AU SUJET DE PATRICK BRUEL:

«Faire une aussi belle carrière avec aussi peu de génie, ce n'est pas à la portée de n'importe qui!»



AU SUJET DE FRANÇOISE HARDY:

«De fait, et non sans talent, Françoise Hardy écrira trois cents fois la même chanson.»

**LE QUÉBEC EN JEU**  
Comprendre les grands défis

Sous la direction de GÉRARD DAIGLE, avec la collaboration de GUY ROCHER.  
«Un tableau complet du Québec contemporain»

«Lecture... essentielle.» Pierre Vennat, *La Presse*  
«... un ouvrage de référence extrêmement utile.» OCS Nouvelles

Nationalisme Chômage Santé  
Éducation Pauvreté Langues

En librairie ou au (514) 449-7886.

Les Presses de l'Université de Montréal



Livres



La vie des livres

PIERRE VENNAT

Auteurs en attente d'être publiés...

■ Dans le domaine de la nouvelle, comme dans celui du roman, il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus.

Selon Allen Côté, directeur de la production de *Stop*, qui se présente comme « le best-seller de la nouvelle au Québec » au Québec, il n'y a pas lieu de s'illusionner: environ 5 p. cent des manuscrits proposés aux éditeurs sont acceptés et publiés — 3 p. cent à l'échelle mondiale. Sur une moyenne de cent textes soumis à *Stop* par livraison, une dizaine seulement conviennent aux exigences des six membres du comité de lecture de la revue.

Côté dit cependant: « Si jamais vous ressentiez un besoin insécable pour l'écriture, il ne faut jamais vous décourager, il faut continuer à lire et à écrire, critiquer les textes d'autrui et tirer profit de la critique des siens. Lire, écrire. Bref, de secret, il n'y en a pas, c'est dans le travail que réside la clé de la réussite ».

Vice Versa et la transculture

*Vice Versa*, magazine « transculturel » dirigé par Lamberto Tassinari et publié cinq fois par année, vient de lancer son 40ième numéro bilingue.

Tassinari en profite pour publier un texte dans lequel il affirme qu'une grande proportion des immigrants québécois demeurent convaincus que notre processus d'affirmation nationale ne les implique pas.

« Beaucoup de Néo-Québécois estiment (...) que l'indépendance ne se fera pas sans d'importantes secousses économiques. D'ailleurs, se demandent-ils souvent, pourquoi et comment s'engager dans un projet sans idées ni programmes définis, où ils ne distinguent que l'appel de la race et de la langue ? »

Dans un autre texte polémiste, Bernard Lévy, membre du comité de rédaction, se félicite de l'apparition du *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, parce que, selon lui, ce dictionnaire a le grand mérite d'enterrer les derniers espoirs que pourraient entretenir les nostalgiques de la langue française, telle qu'elle est parlée et écrite ailleurs qu'au Québec.

Le crime paie

Vous aimez la chronique *Des crimes et des hommes* que publie *La Presse* tous les dimanches, sous la signature de Daniel Proulx? Vous n'êtes pas le seul. Ce genre de nouvelles policières, qu'on appelle *True crimes*, bref l'histoire de faits divers réels, sortis de l'actualité, un genre qui marche fort aux États-Unis, au Québec, en Angleterre et en Allemagne, commence à intéresser les éditeurs.

Au point qu'à Paris, la maison de poche *J'ai lu* a décidé de relancer le marché du policier avec la collection *Crimes et enquêtes*, qu'elle lancera le 25 mars prochain.

*J'ai lu* voit loin. Cette collection, la douzième collection de l'éditeur de poche, fera, côté graphique, penser à la une d'un quotidien à scandales. Mais les livres se voudront bien faits, seront écrits par des avocats ou des journalistes qui ont suivi de près les affaires dont on parlera. Dès la première année, *J'ai lu* prévoit publier 27 titres, des traductions de l'anglais pour la plupart, sauf *Les Sanguinaires*, que signera Jacques Vergès.

Précisons en même temps que *J'ai lu* a donné un new look à trois de ses collections cette année à ses collections « New age », « Littérature » et « Science-fiction ».

GILBERT GRAND

Un Chandler sublime enfin en version intégrale



Raymond Chandler

■ Prenez un « classique » de la littérature et essayez de l'imaginer amputé de la plupart de ses digressions, descriptions ou intrigues secondaires: *Madame Bovary* sans les Comices par exemple, ou *Les Frères Karamazov* sans le Grand Inquisiteur, Proust sans sa madeleine ou « Noms de pays », Simenon sans son atmosphère... Terrible, hein ?

C'est pourtant le traitement iconoclaste que Marcel Duhamel, qu'on pensait plus éclairé, fit subir en 1954 à Raymond Chandler.



Parce que *The Long Goodbye*, le sixième roman de celui qu'on considérait déjà comme un « classique du polar », dépassait de beaucoup le calibre standard de la célèbre Série Noire (260 pages environ), il demanda aux traducteurs Janine Hérisson et Henri Robillot consternés d'en caviarder une centaine de pages. Amargri ainsi de plus d'un tiers (!) de sa substance, ce roman circula pendant près de quarante ans affublé d'un titre (*Sur un air de navaja*) que Chandler trouvait parfaitement ridicule.

Aujourd'hui, à l'instigation de Patrick Raynal, nouveau boss de la Série Noire, Gallimard répare ce sacrilège: grâce au travail de bénédictins des Hérisson et Robillot, voici enfin une excellente (re)traduction intégrale de *The Long Goodbye* — tel est bien le titre original; on se demande où l'éditeur a bien pu trouver *The Long Good-Bye* (en page couverture) ou encore *The long goodbye* (en page de dos)!

Pour faire bonne mesure paraît également dans la luxueuse Bibliothèque Noire un deuxième *omnibus* Chandler (*Le Grand Sommeil, La Grande Fenêtre, Fais pas ta rosière!*) avec une préface de James Crumley et des traductions révisées. Le bonheur, quoi!

que « dans cet étrange monde corrompu dans lequel nous vivons, le fait que quelqu'un essaie d'être honnête paraît toujours, en fin de compte, soit sentimental, soit simplement stupide ». Pour la première fois, Marlowe ne se contente en effet plus de survoler la mêlée et de compter les coups, il s'implique personnellement dans une sale affaire et en sort meurtri.

*The Long Goodbye*, à l'intrigue si embrouillée qu'elle défie tout résumé, est avant tout une histoire d'amitié trahie: celle de Marlowe pour Lennox, poivrot défigurée par la guerre, qu'il fait passer au Mexique lorsqu'il est soupçonné à tort d'avoir tué sa femme; celle aussi de Marlowe pour Wade, écrivain alcoolique en panne d'inspiration, qui sera assassiné parce qu'il en sait trop sur le meurtre précédent...

Gravité autour de ses trois personnages la nuée habituelle d'avocats, millionnaires et flics véreux, et bien sûr, quelques unes de ces « femmes fatales » dont Chandler a le secret (voir le passage d'anthologie sur les blondes). Tout un monde dans lequel, avec leur éthique, leurs principes moraux, leur « recherche d'une vérité cachée », Chandler et Marlowe se sentent étrangers.

Mais comme jamais chez Chandler, la forme a-t-elle primé sur le fond. Cette prose qui coule sans effort apparent entre ses mots d'esprits vifs et ses dialogues plus vrais que nature, est le résultat d'un travail d'écriture acharné, digne des Hemingway et Scott Fitzgerald. « Ce vieux chnoque un peu snob » de Chandler, écrit avec admiration James Crumley, « s'est emparé de la langue américano-anglaise et l'a secouée jusqu'à ce que les mots nonronnent comme une grosse chatte semant la terreur dans une ruelle sombre, avec en cadeau un rat niché dans la gueule comme un chiffon sangui-nolant ».

THE LONG GOODBYE, Raymond Chandler, traduit de l'américain par Janine Hérisson et Henri Robillot. Collection « La Noire », Gallimard, Paris, 1992. 372 pages, 34,95 \$.

LE GRAND SOMMEIL, LA GRANDE FENÊTRE, FAIS PAS TA ROSIÈRE!, Raymond Chandler, préface de James Crumley, traduits de l'américain par B. Vian, R. Vavasseur, M. Duhamel, S. Jacquemont et J.G. Marquet. « Bibliothèque Noire », Gallimard, Paris, 1992. 648 pages, 59,95 \$.

Best-sellers de La Presse

Editions québécoises

Fiction (romans)

|   |                        |                  |                  |      |
|---|------------------------|------------------|------------------|------|
| 1 | Quelques adieux        | Marie Roberge    | Boréal           | (14) |
| 2 | Ces enfants d'ailleurs | Arlette Cousture | Libre Expression | (14) |
| 3 | Agaguk                 | Yves Thériault   | Quinze           | (3)  |

Essais

|   |                          |                    |                 |      |
|---|--------------------------|--------------------|-----------------|------|
| 1 | Ma vie comme une rivière | S. Monet-Chartrand | Remue-ménage    | (5)  |
| 2 | Les dessous du palais    | H. Steinberg       | Pierre Tisseyre | (2)  |
| 3 | Judith Jasmin            | Colette Beauchamp  | Boréal          | (11) |

Editions étrangères

Fiction (romans)

|   |                           |                    |                |      |
|---|---------------------------|--------------------|----------------|------|
| 1 | Nous n'irons plus au bois | Mary Higgins Clark | Albin Michel   | (18) |
| 2 | Leviathan                 | Paul Auster        | Actes Sud      | (2)  |
| 3 | La dangereuse             | Josephine Hart     | Robert Laffont | (3)  |

Essais

|   |                        |                |            |      |
|---|------------------------|----------------|------------|------|
| 1 | Marlene Dietrich       | Maria Riva     | Flammarion | (4)  |
| 2 | Jamais sans ma fille 2 | Betty Mahmoody | Fixot      | (14) |
| 3 | Vendues                | Zana Muhsen    | Fixot      | (34) |

Livres pratiques

|   |                  |                      |         |      |
|---|------------------|----------------------|---------|------|
| 1 | Le petit Jean    | Jean Cournoyer       | Stanké  | (1)  |
| 2 | Guide du vin '93 | Michel Phaneuf       | L'Homme | (10) |
| 3 | Horoscope '93    | Anne-Marie Chalifoux | 7 Jours | (2)  |

Les listes nous sont fournies par les librairies suivantes: Bertrand, Champigny, Demarc, Ducharme, Le Fureteur (St-Lambert), Gallimard, Garneau (Québec), Guérin, Hermès, René Martin (Joliette), Monet, Le Parchemin, Les Bouquinistes (Chicoutimi), Maison de la Presse Internationale, Payette (Sherbrooke), Guy Poirier (Trois-Rivières), Raffin, Renaud-Bray, Sons et Lettres, W. H. Smith & Classic.

Devi, la « Robin des Bois » indienne

PIERRE VENNAT

■ Depuis près de dix ans croupit, dans une prison des Indes, une femme considérée par la police comme la reine des brigands; par les féministes comme une rebelle contre le viol et la terreur des hommes; et par le petit peuple comme un genre de déesse, une sorte de guerrière engagée contre la misère et la guerre des castes.



Connue sous le nom de Phoolan Devi (Devi signifie déesse), Irène Frain l'a rencontrée dans sa prison et a tracé sa biographie: l'histoire d'une femme qui terrorisa l'Inde officielle entre 1981 et 1983, mais dont des milliers de paysans firent le symbole de la justice et de la dignité.

Avant qu'elle ne tombe entre les mains de la justice, personne, en dehors de ses victimes, n'avait jamais vu son visage.

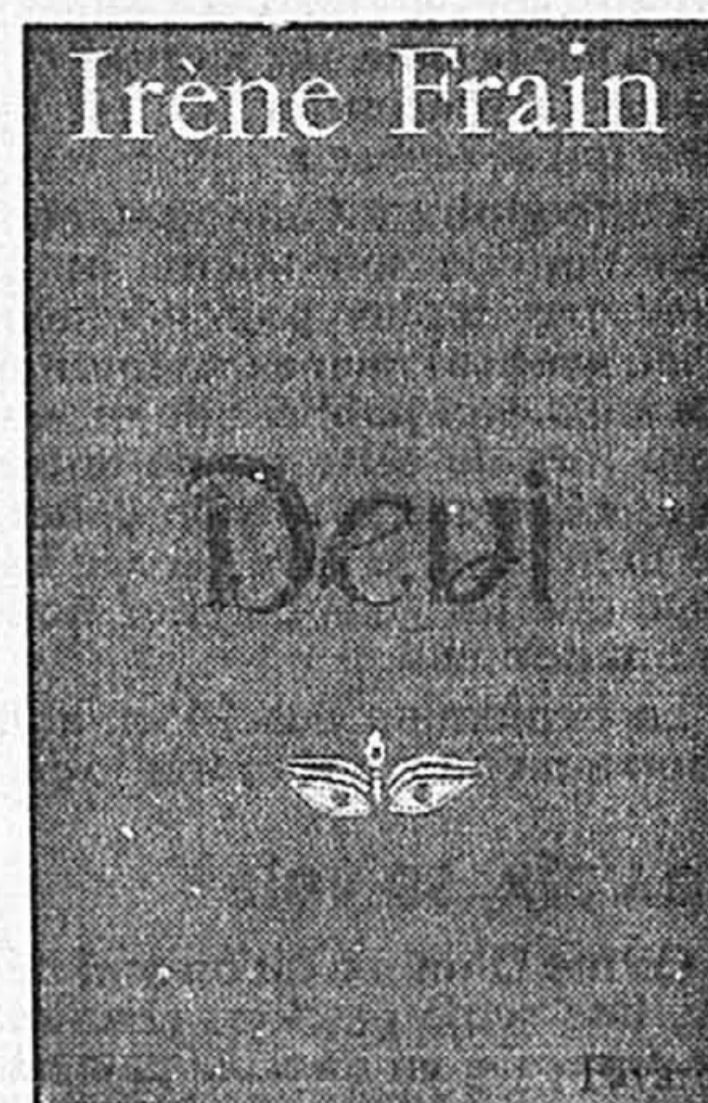
Frain, qui est l'auteur de très grands succès romanesques comme *Le Nabab*, et qui connaît bien l'Inde, se mit à l'oeuvre en se servant de quelques articles de la presse indienne. Leurs innombrables contradictions lui sautèrent aussitôt aux yeux. Quand elle accepta de rédiger *Devi* pour l'éditrice Maren Sell, on lui proposa aussi de développer cet embryon de biographie sous une forme de scénario, de document ou de roman; mais elle refusa, se souvenant de l'incertitude des documents sur lesquels elle avait travaillé.

Quoi qu'il en soit, dans les grandes lignes, tout est vrai dans *Devi*. La femme fut effectivement mariée à 11 ans en échange d'un lit, d'un vélo et d'une vache, et se révolta dès l'âge de 13 ans contre le mari qu'on l'avait forcée à épouser.

Ensuite, enlevée et violée par un chef de gang, Devi a été sauvée par un bandit, Vikram, avec qui elle a fondé une autre bande qu'elle a dirigée avec lui, mitraillée au poing, sur un pied d'égalité. Pendant plusieurs mois, les vendettas succédèrent aux vendettas et le jour où Vikram lui-même fut abattu par la bande rivale, Devi fut enlevée, séquestrée dans leur village, violée par la plupart des habitants et publiquement humiliée pendant 23 jours.

Elle réussit alors à s'évader, décida de se venger, mais ce faisant, elle déclencha une guerre de caste, qui en fit aux yeux de milliers des siens une sorte de Robin Hood moderne, et aboutit à un massacre sans précédent, alors qu'elle revint dans le village où elle avait été violée, retour qui se solda par l'assassinat de plus d'une vingtaine des mâles de ce village, après quoi elle devint la femme la plus recherchée de l'Inde. Finalement, un policier adepte de la philosophie gandhienne du pardon, la persuada de déposer les armes. A la fin de sa cavale, elle n'avait que 21 ans. Dix ans plus tard, elle n'en a que 31 et croupit toujours en prison...

Mais rien n'est si simple dans cette histoire, comme Irène Frain



devait vite le constater en effectuant des recherches qui devaient lui permettre d'établir la vérité. Or la vérité, toute la vérité, fut introuvable, malgré sa rencontre avec Devi...

« Je dus constater, à l'issue de cette entrevue, que si la version de Devi ne s'accordait pas avec les innombrables relations qu'on avait déjà données de ses aventures, elle ne rejoignait pas davantage les récits qu'elle en avait elle-même fournis soit devant les policiers, soit face aux journalistes du temps où elle était autorisée à les rencontrer. En d'autres termes, cette histoire était constamment réinventée, y compris par son héroïne. »

Alors Irène Frain a décidé de plonger et d'écrire sa propre version des faits. Celle qui lui semble la plus vraisemblable. Et celle qui, pour nous lecteurs, est sans doute la plus intéressante.

Le magazine *Lire* de Bernard Pivot présente cette biographie comme un « roman-vérité ». Irène Frain préfère parler de « récit ». Si tous les biographes avaient la même honnêteté intellectuelle, la vérité n'en serait que mieux servie et le lecteur ne s'en porterait pas plus mal.

DEVI, Irène Frain. Librairie Arthème Fayard/Éditions Jean-Claude Lattes/Éditions Maren Sell, 1992. 460 pages, 34,95 \$.

Séchan est poursuivi par un scribe!

SUITE DE LA PAGE B 1

Pourtant, le « tortionnaire » a été surpris par la réaction de ses victimes. Ou plutôt, par leur manque de réaction: un refus unanime de la confrontation, du débat public ou privé. En fait, actuellement, le seul procès que l'auteur ait sur les bras lui a été intenté par le journaliste Serge Loupien, de *Libération*, copieusement arrosé, au passage, de vinaigre Séchan. Une victime par ricochet, en quelque sorte.



Mais en ce qui concerne les autres, les vraies, Thierry Séchan les a sélectionnées avec soin.

La première est Johnny Halliday, parce qu'il fallait commencer par le début — donc par un monstre sacré. La dernière est Patrick Bruel, parce qu'il fallait terminer par la fin — donc par le phénomène le plus récent.

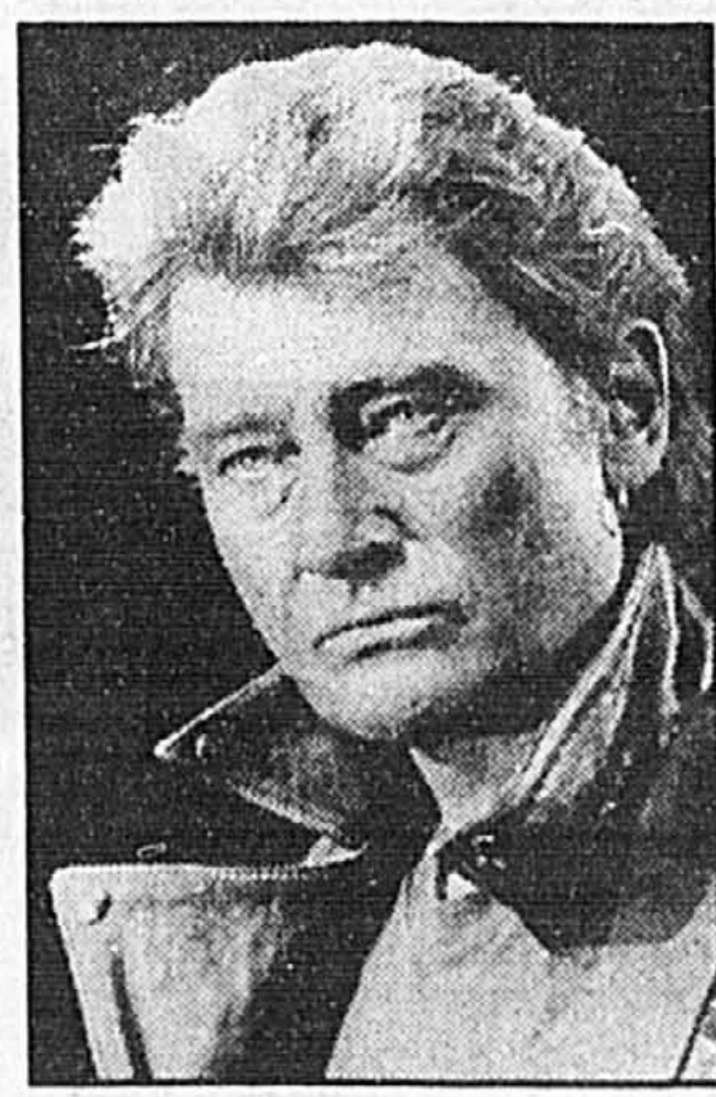
Entre les deux, Thierry Séchan voulait « de vrais imbéciles, de véritables abrutis, comme Laurent Pagny et Jeanne Mas; des gens plus intelligents, comme Renaud et Bernard Lavilliers; des complètement détraqués, comme Jean-Louis Murat et Mylène Farmer. »

À chacun, l'auteur a associé une pensée. Jean-Jacques Goldman ou la Pensée frileuse, Renaud ou la Pensée sauvage, etc. Il aurait pu, s'il l'avait désiré, choisir d'autres victimes et d'autres pensées. « Patricia Kaas ou la Pensée piaffante, Francis Cabrel ou la Pensée rurale », indique-t-il en guise d'exemples. Mais il fallait bien arrêter quelque part.

Au fait, qu'aurait-il écrit sur l'ami Roch Voisine ?

« Roch Voisine ? s'interroge Thierry Séchan au bout du fil. Ma fille aînée l'aime bien, alors j'ai été le voir à Bercy. Je crois que c'est un gentil garçon mais, lui consacrer un chapitre... ça manquerait un peu de relief. »

Non, en y réfléchissant, Thierry Séchan assume le choix de ses victimes, et de ses mots. Une exception toutefois: si c'était à refaire, il changerait le sous-titre du



Johnny Halliday

chapitre concernant Patrick Bruel. « Patrick Bruel ou la P... respectueuse ».

Et le « P » en question n'est ni pour pensée, ni pour paix.

NOS AMIS LES CHANTEURS, Thierry Séchan. Éditions Les Belles Lettres, Paris, 1992. 158 pages, 19,95 \$.

LES SOIRÉES NOVALIS

Bien mourir, ça s'apprend!

SOIRÉE-CONFÉRENCE

avec JEAN MONBOURQUETTE prêtre et psychologue, et DENISE LUSSIER-RUSSELL, spécialiste en soins palliatifs.

LE MERCREDI 3 MARS PROCHAIN à 19h30

au Sanctuaire Marie Reine des Coeurs 5875, rue Sherbrooke est (Métro Cadillac) à Montréal.

PRIX D'ENTRÉE: 3\$

Stationnement aussi disponible sur place

Bienvenue à toutes et à tous.

Renseignements: (514) 421-1776 (le jour)

NOVALIS